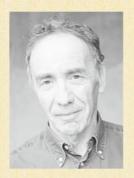
Bernard Chambaz Dernières nouvelles du martin-pêcheur

roman



Dernières nouvelles du martin-pêcheur

Bernard Chambaz



«Depuis dix-neuf ans, je n'ai écrit que de biais à "ce sujet". Aujourd'hui j'y reviens de front, sur la route. La marche à pied ou n'importe quel véhicule auraient fait l'affaire. Mais si je suis à vélo, il doit bien y avoir une raison.»

Qu'est-ce qui a poussé Bernard Chambaz à traverser les États-Unis de la côte Est à la côte Ouest? L'été 2011, dix-neuf ans après la mort de son fils Martin, il repart à sa rencontre. Chaque coup de pédale sur cette terre de mirages et de merveilles l'entraîne et le relance. Sur la route défile l'Amérique, ses scènes de la vie banales et ses destins extraordinaires, les Roosevelt, les Lindbergh, ces soldats de retour d'Irak, ces motards en balade autour de la cité des Anges. Mais une question demeure à laquelle nul n'échappe: qu'y a-t-il au bout du chemin?

Bernard Chambaz signe ici son livre le plus ambitieux, entre révélation du quotidien et quête des grands mythes.

Bernard Chambaz est notamment l'auteur de L'Arbre de vies (François Bourin, prix Goncourt du premier roman 1993), Yankee (Panama, Prix Louis Guilloux 2009), Plonger (Gallimard, 2011). Il est aussi l'auteur de recueils de poésie dont Été (Flammarion, Prix Guillaume Apollinaire, 2005).

Dernières nouvelles du martin-pêcheur

Du même auteur

Récits:

Martin cet été, Julliard, 1994 Plonger, Gallimard, 2011 Caro carissimo (Puccini), Gallimard, 2012

Poésie:

Italiques 2, Seghers, 1992 Entre-temps, Flammarion, 1997 Echoir, Flammarion, 1999 Eté, Flammarion, 2005 (prix Apollinaire) Eté II, Flammarion, 2010

Romans:

L'Arbre de vies, François Bourin, 1992 (prix Goncourt du premier roman)

Le Pardon aux oiseaux, Seuil, 1998

Kinopanorama, Panama, 2005

Yankee, Panama, 2008 (prix Louis-Guilloux)

Ghetto, Seuil, 2009

Récits de voyage :

Petit voyage d'Alma-Ata à Achkabad, Seuil, 2003 Evviva l'Italia, Panama, 2007 Portugal, François Bourin éditeur, 2013

Essais:

L'Humanité, Seuil, 2003 Des nuages, Seuil, 2006 Marathon(s), Seuil, 2011 Petite Bibliothèque du coureur, Flammarion, 2013

Anthologie:

C'est tout comme, Flammarion, 1995

Bernard Chambaz

Dernières nouvelles du martin-pêcheur

roman

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2014. ISBN: 978-2-0813-3331-4

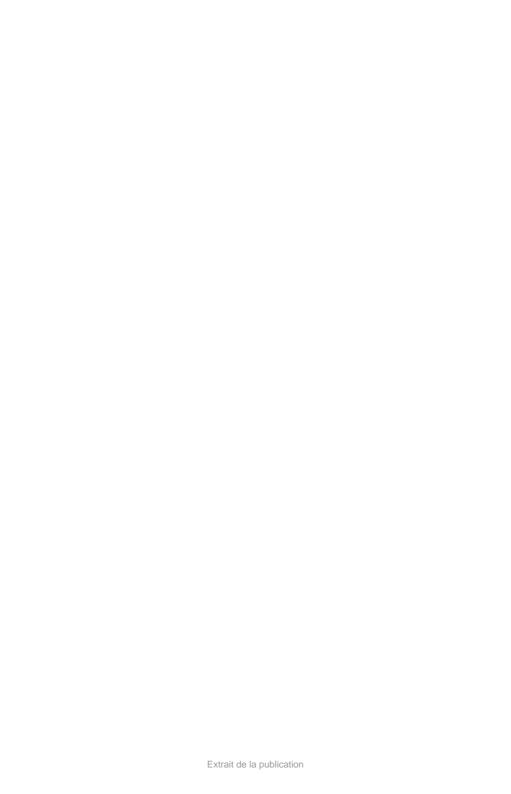
- « Un claquement d'ailes et une perdrix disparaît à travers les arbres.
- T'as vu? demande Chris.
- Oui.
- Qu'est-ce que c'était ?
- Une perdrix.
- Comment tu le sais ?
- Elles ont un petit mouvement de balancier, d'avant en arrière quand elles volent.

Je ne suis pas très sûr de ce que je dis, mais cela fait son effet. »

Robert M. PIRSIG, Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes¹

^{1.} Trad. Maurice Pons, Andrée Mayoux, Sophie Mayoux, « Points aventure », Seuil, 2013.

Première partie



11 juillet 2011

Soudain il apparaît entre les pins.

Il vole droit, au ras de l'eau. Son plumage a des reflets ardoise. D'habitude, on reconnaît le martin-pêcheur au bleu soutenu de ses ailes qui ont le brillant de l'émail et le lustre de la soie. Si on lui prête une âme sensible, il reste cet être léger que la nature paraît avoir produit dans sa gaieté. L'air de rien, il décrit des cercles au-dessus de nos têtes, il chante, il parle la langue des oiseaux. Nous n'y comprenons rien malgré le b.a.-ba entrevu dans les livres. D'ailleurs, les oiseaux ne me comprennent pas davantage quand d'aventure je leur parle.

Après cinq minutes du même manège, notre petit martin-pêcheur s'en va.

Un instant, je crois apercevoir le visage de Martin, ses yeux en amande, le dessin de ses sourcils, son sourire. Il m'est déjà arrivé de le revoir, en rêve, mais je sais qu'en ce moment je ne rêve pas. Il m'est aussi arrivé de le revoir en fermant les yeux, mais là c'est différent : il est devant moi, il agite les bras, il sourit, il se pose tout en haut d'une branche du

pin qui surplombe le plan d'eau, il va plonger, il sourit, à contre-jour il disparaît.

J'ai beau savoir que je suis sur une terre de mirages et de merveilles avec ses pluviers siffleurs et ses baleines à bosse, je n'en reviens pas.

Anne pose sa main sur mon avant-bras. Sa montre indique 13 h 45. En raison du décalage horaire, c'est exactement l'heure où l'accident a eu lieu, à la 19^e heure du jour, il y a 19 ans jour pour jour, sur une route *unclassified*, quand la voiture a fini sa course contre une haie d'aubépines après deux ou trois tonneaux.

Nous restons stupéfaits, sans un mot, incrédules. Au contact de son bras, je sens qu'Anne a la chair de poule. Elle me prend la main, la porte à ses lèvres, et je ne sais combien de temps passe ainsi.

À regret, nous redescendons vers le phare. En contrebas, personne ne visite plus la baraque où a été installée la première station de transmission sans câble. D'ailleurs, la baraque a été rebâtie plus loin de la falaise, à l'identique, un rectangle de planches surmonté d'un toit de tôle. Elle permettait de transmettre les nouvelles, les bonnes et les mauvaises, d'un bord à l'autre de l'Atlantique, de façon instantanée, en morse. Le président Theodore Roosevelt l'avait inaugurée en 1903 par un message anodin au roi d'Angleterre. La même année, il créait la première réserve naturelle d'oiseaux et il gagnait ses galons d'ours en peluche. La falaise continue de reculer, sapée par les vagues. La mer est froide si on en juge par le nombre de nageurs. Par temps

clair, on a une chance d'apercevoir Nantucket, d'où partaient les baleiniers à la poursuite du cachalot blanc. À cap Cod, on pêche le maquereau qu'on appelait autrefois poisson d'avril ou poisson juif. On pêche surtout la morue, c'est son nom, cod, morue ou cabillaud; en tout état de cause, elle nous change du saumon qui a la part belle dans la littérature, on la pêche au filet, on la pêchait à la main, à pleins paniers, les pêcheurs prétendaient qu'elles étaient si nombreuses qu'on marchait sur leur dos aussi facilement que le Christ sur les eaux.

Après un dernier petit tour vers les pins, nous décidons de repartir. Je remonte sur mon vélo et reprends la route du cap. Anne s'assied dans la Cadillac aux sièges de cuir rouge comme le bracelet de sa montre. Elle a encore la chair de poule et elle enfile son cardigan par-dessus son tee-shirt avant de démarrer. Quand elle conduit, elle ne risque pas d'être arrêtée pour excès de vitesse. Elle se concentre sur la conduite, bien à l'abri derrière le long capot crème et le pare-brise panoramique de son Eldorado huitième génération, sans impatience particulière.

Le motel Kingfisher apparaît sur la gauche dans un léger virage sur la route historique 6 A. Sur un panneau en bois, un martin-pêcheur est dessiné dans un ovale, le bleu des ailes terni par le soleil et la pluie, au-dessus d'un parterre aveuglant de coquilles blanches concassées. Malgré la piscine, le motel est modeste, onze chambres, la nôtre où j'ai posé mon vélo à la place d'honneur, entre le four à microondes et un vieux poste de télévision.

Sur le terre-plein, un garçon d'une dizaine d'années joue avec un avion télécommandé. Il multiplie les loopings, salués par un gros chien et par un homme d'une quarantaine d'années, une casquette de vétéran de la guerre du Golfe vissée sur le crâne, des bottines en cuir jaune aux pieds. C'est lui, le père, qui a appris au gamin à manœuvrer et qui reprend les commandes du Spirit of Saint Louis pour de nouveaux exercices. À chaque passage, le monoplan se rapproche de plus en plus près de la piscine comme si c'était le fleuve Tigre, jusqu'à la frôler. Quand les roues touchent le rebord, il bascule et une aile se brise. Le père essaie de la rafistoler avec des bouts de ficelle. À la première tentative de vol, l'aile pend de nouveau. Le garçon ne retient plus ses larmes. Sa tristesse est immense, elle est faible pourtant par rapport à la tristesse du père qui ne cesse de tourner sa casquette entre ses mains. Ensuite, la nuit tombe vite. On entend le bruit sourd du vent dans les branches derrière le motel pareil à la litanie des Indiens du cap qui parlaient l'algonquin, autrement dit l'omàmiwinimowin.

Anne reprend son petit bréviaire sur les trésors du cap où ne manquent ni les tortues vertes ni les chênes nains. J'ouvre à la page 100 mon atlas Rand McNally à spirales tout neuf, à grande échelle, c'est vite dit à cause des ampoules à faible intensité qui me privent des détails. Les pales du ventilateur brassent un air tiède. Une grosse mouche va et vient entre le plafond et le poste de télévision.

À minuit, on apprend que les framboises du Maine arrivent sur le marché avec un peu d'avance. Sinon, les nouvelles du monde ne sont pas fameuses. Un bateau de croisière chavire dans la Volga; les agences de presse annoncent cent onze disparus, noyés, beaucoup d'enfants; quant aux passagers d'autres navires, ils se complaisent à filmer le naufrage avec leur téléphone portable. On voit aussi une femme, sur le toit d'un immeuble, qui finit par sauter dans le vide. La reprise en boucle de sa chute réveille le souvenir des tours le 11-Septembre et nous écœure.

Plongée en plein sommeil, Anne ne bouge pas quand la mouche se pose sur son épaule. Incapable de débrancher le cerveau, je glisse du bois de pins au reflet rose sur l'océan où des milliers de phoques viennent se reproduire. À la longue, le vent finit par tomber. Je n'entends plus que les pales du ventilateur. Par la fenêtre, des reflets de lumière électrique font scintiller le four à micro-ondes et mon vélo, sur lequel j'ai demandé que soient tracées sur le cadre, en italique vert menthe, les lettres du mot « Kingfisher ».

41° 10' lat. N/70° 17' long. W

Depuis que je l'ai lu, je n'ai pas oublié le grand poème américain où les morts sont en vie, cueillent des myrtilles dans les montagnes noires et racontent des histoires qui leur sont arrivées en chemin :

la lumière de l'aurore est devant nous! mais le martin-pêcheur vola vers l'ouest...

Depuis 19 ans, à part des poèmes dont le moteur consistait à donner d'improbables nouvelles de Martin, je n'ai écrit que de biais à ce « sujet », mais je n'ai pas écrit de livre sans qu'il « en » soit. Aujourd'hui, j'y reviens de front, sur la route. La marche à pied ou n'importe quel véhicule auraient fait l'affaire. Mais si je suis à vélo, il doit bien y avoir une raison.

C'est Anne qui m'a rappelé que j'étais à vélo le dimanche matin où nous avons appris la mort de Martin. Et elle a dû attendre que je rentre, trois heures interminables, affreuses, pour me l'annoncer. Ensuite, comment oublier l'image qui s'est incrustée quand j'ai de nouveau enfourché mon Atala rose,

deux semaines après, sur les routes helvètes? À chaque coup de pédale, je revoyais Martin, alternativement, dans son linceul et souriant. Puis un protocole moins dur s'est imposé. À chaque coup de pédale, c'était une fois lui, une fois moi, comme si nous roulions côte à côte.

Lors de l'été précédent, son dernier été, nous avons roulé quelquefois ensemble. En règle générale, par prudence et pour l'abriter du vent, j'étais devant et lui derrière. Il avait adopté mon vieux vélo noir hollandais, qui lui allait bien puisque nous avions désormais la même taille. Un jour, il a gravi une longue côte pentue, revêtu de son maillot vert favori, vite auréolé par la transpiration et la joie d'être arrivé tout en haut sans mettre pied à terre. Alors il s'est allongé sur le dos, dans l'herbe profonde d'une prairie, les bras en croix pour reprendre son souffle, un bonbon à la menthe écrasé entre ses dents encore baguées. Un autre jour, il a plié en huit la roue avant contre le garde-fou d'un pont. Il s'en est tiré avec une éraflure au genou, qu'il exhibait non sans fierté. Mais j'ai éprouvé une peur bleue à l'idée de ce qui serait advenu s'il est tombé en contrebas, car on ne sait jamais si on a de la chance ou si on n'en a pas. Il y a ceux qui se relèvent, miraculés comme s'ils étaient protégés par leur médaille de la Vierge ou par un épais tapis de roses, et il y a ceux qui ne se relèvent pas.

Depuis tout ce temps, un coin plus ou moins obscur de ma conscience me pousse à remonter le plus souvent possible sur mon vélo. Je crois avoir compris pourquoi. Les efforts prodigués sur la route, la dépense physique m'ont maintenu en vie il y a 19 ans. Rouler, c'est aller de l'avant. Tant qu'on pédale, on est encore vivant.

12 juillet 2011

À 9 heures, le fond de l'air est déjà chaud. Je suis à vélo. Nous commençons la traversée des États-Unis, de la côte Est à la côte Ouest.

Mon nouveau vélo est splendide. Son cadre est en carbone, peint en blanc laqué, les lettres du nom Cyfac comme le mot « Kingfisher » en vert menthe, les roues sont également en carbone, le pédalier en aluminium, le guidon recouvert d'une guidoline blanche, la selle souple.

Cette traversée, nous l'avions déjà effectuée avec les enfants, qui en avaient gardé un souvenir éclatant. Ce sont même les derniers mots de Martin, la dernière fois que nous nous sommes vus. Il avait aimé ce voyage de tout un été dans l'Oldsmobile aux sièges de cuir carmin, quatre ans plus tôt, amusé d'avoir arpenté la terre de nos ancêtres, racontant les détails de son épopée à ma grand-mère américaine et rêvant d'y retourner un autre été.

Ce matin, nous n'avons pas parlé de l'apparition du martin-pêcheur, sinon à mots couverts. Mais j'ai mis les socquettes vertes qui appartenaient à Martin et, bien sûr, Anne l'a tout de suite remarqué. Naturellement, c'est elle qui se rappelle qu'il les avait choisies dans une boutique sur la 19^e Rue. Avant de partir, je lui ai confié le bristol où j'ai recopié point par point l'itinéraire du jour, une bonne centaine de *miles*; ce sera désormais le même tarif chaque jour jusqu'à notre arrivée de l'autre côté, dans la Cité des Anges.

Autour de 10 heures, je quitte le cap, ses phoques et ses sables blancs glaciaires. D'ici quelques millions d'années, la baie aura été comblée. Pour l'instant, la route franchit le canal. Au volant de la Cadillac, Anne garde son mouchoir en boule dans la main droite, les deux mains posées sur le volant qu'elle lâche une seconde ou deux, pas davantage, sans tourner la tête, pour me faire signe quand elle me double. Sur sa droite, elle a tout juste le temps d'apercevoir une indication pour la demeure familiale des Roosevelt à Sagamore Hill, devenue un musée.

Par la route [126], nous approchons de l'étang de Walden. Après plusieurs feux rouges, on l'aperçoit, il est marron, bordé par des bois et par une plage aménagée. La solitude n'est plus son lot, bon anniversaire quand même, monsieur Thoreau, vous êtes né un 12 juillet et vous citiez naguère l'aurore aux doigts de rose puis la mer lie-de-vin, en grec, non sans affirmer que « nous ne devons plus voir les choses à travers les yeux des morts ».

Au bord de l'étang, un pêcheur replie ses lignes. Étonné par ma bécane, il me demande où je vais et d'où je viens. Lui, il rentre faire la sieste dans sa cabane, un peu plus loin, la besace vide, mais il met un point d'honneur à signaler qu'il a rejeté les poissons à l'eau. Et il raconte une histoire qu'il a déjà racontée mille fois, mais qu'il ne se lasse pas de rapporter: un jour, en ouvrant un goujon de mer pour le cuire en filets, il a trouvé à l'intérieur un certificat trimestriel d'appartenance à l'Église méthodiste, et si c'était moins renversant que Jonas dans le ventre de la baleine, c'était quand même une sacrée surprise; alors il a fait sécher au soleil le bout de papier humide, puis il l'a défroissé au fer à repasser et il a pu lire distinctement le nom du fidèle à qui appartenait le certificat et le nom du pasteur qui l'avait délivré et, je vous le jure, un passage de la deuxième épître aux Corinthiens: « Oui, la légère affliction d'un moment nous prépare à une charge éternelle de gloire. »

Même au bord de l'étang, je n'aurai donc pas vu de martin-pêcheur. Sans traîner, je remonte vers le fleuve Merrimac qui descend du nord et fait un coude à Lowell quand il se heurte à un bouclier de roches dures. Moi, je me heurte à un réseau inextricable d'autoroutes qui m'oblige finalement à remiser mon vélo dans la voiture pour gagner Lowell.

Passer la nuit ici semble une gageure. Autant aller voir ailleurs, non sans nous rendre au cimetière, mais lequel, il y en a six, coup de chance, le premier est le bon.

Un type en fauteuil roulant nous aborde. Il essuie ses gants sur son tee-shirt rouge délavé où on peut encore lire I survived. Il éteint son baladeur et demande si nous sommes venus pour Chuck Sweeney, la gloire locale. En échange d'une cigarette, il ferait volontiers le guide, oui, Sweeney est né ici même la semaine de Noël 1919, il a grandi au cœur de cette ville ouvrière avec ses petits jardins, sa salle de boxe et son cinéma Le Royal où les anges peints au plafond s'écaillent, l'heure venue il est parti à la guerre comme tout le monde, mais, lui, il est rentré avec son nom dans la grande histoire, la gloire auréolant le pilote qui a largué la bombe au plutonium au-dessus de Nagasaki, ensuite il n'avait pas exprimé le moindre regret ni compassion pour les victimes, c'était la guerre, point à la ligne; cela dit, ce n'est pas pour Sweeney que nous avons projeté une étape à Lowell, mais pour Jack Kerouac, un quarterback du feu de dieu qui a fait la guerre sur un cuirassé et le coup de poing dans les bars avant de se livrer aux anges de la désolation.

Douée d'un sens de l'orientation aléatoire, Anne a parfois des intuitions indiscutables. Kerouac est de ce côté-là. Elle escompte que le type en fauteuil roulant restera à l'entrée du cimetière, mais la concurrence fait défaut, il nous rattrape, il lui adresse encore la parole. Anne s'arrête et lui répond, car si elle n'aime pas être importunée elle n'ose pas l'éconduire, elle le regarde droit dans les yeux ne serait-ce que pour ne pas regarder ses jambes ou plutôt le bermuda qui couvre les cuisses et plus rien en dessous. Justement, il raconte qu'un obus est tombé sur son char, encore l'Irak, ou l'Afghanistan,

vu d'ici la différence paraît minime, il est le seul survivant, toute sa force réside maintenant dans les bras, la preuve, il donne de l'élan au fauteuil et replie les avant-bras pour montrer ses biceps comme un boxeur ou un gamin dans la cour de l'école et quand il repose les mains sur les roues on peut voir les trous dans les mailles de ses gants. Anne s'étonne que l'herbe soit pelée. Dommage pour les morts, dit-il en riant avec un geste de la main pour qu'on ne voie pas ses chicots. Les trois autres dans le char n'avaient pas tous été tués sur le coup, Gus, Rick, Abe, ajoute-t-il au moment où nous arrivons devant la tombe de Kerouac. La pierre est toute petite, deux pieds de long sur un pied de large; dessus il y a une bouteille de bière vide, un harmonica en bois blanc et trois cailloux; en dessous il doit toujours reposer comme un petit bouddha avec son rosaire et sa cravate rouge dans la tenue où les fossoyeurs l'ont descendu après sa dernière traversée du fleuve Merrimac, pas à la nage ni en barque, en fourgon sur Cox Bridge, puis le long de rues jonchées de feuilles mortes jusqu'à l'entrée principale. Et tant qu'à faire, il n'est pas mécontent d'avoir comme voisin la statue du grand chef Enfant de l'ours. C'est en tout cas l'avis du type en fauteuil roulant qui nous montre que des vandales ont scié et volé sa main gauche et nous fait comprendre qu'ils sont un peu du même monde, lui avec ses jambes en moins et le grand chef indien.

Après les présentations, il remet en marche son baladeur, et des accords de guitare, guitare basse, batterie saluent les défunts. Wheelchair Song est sa chanson fétiche qu'il fredonne d'une voix éraillée, il était parti avec Gus, Rick, Abe, ils étaient revenus chacun de son côté, le pauvre Abe dans une caisse en métal. Le baladeur est attaché à son bras, juste en dessous d'un tatouage qui représente la bannière étoilée. Il en est fier, il l'a fait tatouer pour trois fois rien dans une petite boutique sur Pawtucket Street, à côté du salon funéraire Archambault qui débordait de monde pour le service de Kerouac, une maison sérieuse qui propose pour la modique somme de trois cent quatre-vingt-dix-neuf dollars et quatre-vingt-quinze cents une bannière étoilée en fleurs, tout à fait appropriée pour les soldats morts au combat, un vrai tapis volant d'œillets rouges, de chrysanthèmes peints en bleu et de roses blanches en guise d'étoiles, et le jour du service à la mémoire d'Abe Noland il y avait toute la place qu'on voulait dans le salon. Lui, il n'était pas là, on lui coupait les jambes à l'hôpital, alors un copain lui avait tatoué le bouquet sur le bras. That's life!

Une dernière tentative pour trouver un hôtel dans le centre est vouée à l'échec. La ville ne ressemble pas à ce que nous avions lu ni imaginé, à commencer par l'avenue que le père Kerouac descendait fièrement, en chapeau melon, dans la Buick flambant neuf pour des promenades en famille le dimanche après la messe où la mère allait seule, assis à la place du mort car il ne savait pas conduire, un de ses ouvriers au volant, un gentil colosse, dont il ferait un champion de boxe pour engranger des paris.

Malgré le goudron du trottoir qui se fend et les rues bordées de tristesse, je ne reconnais rien, ni les lupins ni les cerisiers, je vois seulement la masse des indigents et une librairie sans le moindre livre en vitrine, bail à céder. Il n'y a plus qu'à remettre le cap à l'ouest.

42° 38' lat. N/71° 18' long. W

19 ans ont passé. Le deuil ne passe pas. Si le chagrin s'est atténué, il reste vrillé. Pas question de faire notre deuil, de s'y faire, comme si nous devions renoncer à ce qui fut, comme s'il y avait un temps pour ça, le deuil, et un temps pour passer à autre chose. Penser à lui ce n'est pas seulement penser à lui hier, c'est penser à lui maintenant, c'est le maintenir en « vie » en pure perte, ici et « à présent », alors même qu'il n'est plus là, et se retourner avec la même impuissance que dans les mythes mais éprouver le vertige de le voir malgré tout, un instant, à jamais souriant.

Que nous demeurions inconsolables n'enlève rien à notre effort de tenir tête à la tristesse et à ma volonté d'écrire un livre joyeux.

Depuis 19 ans, nous avons multiplié les voyages, été et hiver, à deux, et non plus à cinq, bazardés sans préavis dans une période ultérieure de notre vie, plus ou moins conscients de la fuite en avant éperdue où nous étions lancés, n'aimant rien comme nous retrouver ailleurs, dans un autre monde, une

autre langue, avec des billets d'autres monnaies dans les poches, mettant la tristesse à distance et allumant ici et là des feux de joie.

Anne est d'habitude la première à vouloir partir. Cette fois-ci, elle est réservée. Toutefois elle a consenti à cette traversée et à ce roman qui en est le prétexte. Mais elle en redoute le « sujet » incandescent. La singularité du cœur humain, c'est que la partie carbonisée brûle encore. Et elle n'a pas plus idée que moi de la façon dont Martin pourrait apparaître dans cette histoire.

Elle est inquiète, car si on ne part pas tout à fait dans l'inconnu, le voyage peut durer un à deux mois et il peut capoter à tout instant pour n'importe quelle raison qui lui vient à l'esprit et qu'elle ne parvient pas à chasser, mais qu'elle ne me confie pas pour autant. Son pessimisme naturel et ses mauvais démons lui compliquent l'existence. Elle est inquiète pour elle, pour ce qui touche à la conduite, à l'itinéraire, à la circulation, à l'hypothèse d'un accident, à la crainte obsédante de s'assoupir au volant. En revanche, l'ennui généré par les heures et les heures d'attente qu'elle aura à supporter, l'expérience a démontré qu'il ne lui pèsera pas. Elle est encore plus inquiète pour moi. Quelle idée aije eue de me lancer dans ce périple aléatoire et périlleux! Elle serait malheureuse d'un échec.

Mieux que personne elle sait pourtant que l'Amérique est le pays de la « grand-route » et que c'est là-bas qu'il faut aller. Elle le sait par les romans qu'elle a lus et par nos allées et venues sur cette

terre faite pour qu'on s'y sente, en même temps, partout et nulle part. Cependant, la part d'ingratitude que nous a réservée la vie l'amène à penser que nous ne devrions pas tenter le diable ni risquer notre peau.

Mais c'est plus fort que moi. Je sais pourtant qu'elle n'a pas tort. Cummings disait que les femmes ont toujours raison. Il ne parlait pas de raison pratique ni logique, il affirmait : « Les femmes SONT comme la Naissance, la Vie et la Mort, elles SONT comme le toucher et la respiration, comme un bourgeon qui explose et une feuille qui se tord en spirale ; comme les étoiles qui s'éteignent, le soleil qui se lève, la lune qui se ferme et la lune qui s'ouvre. »

13 juillet 2011

Ce soir, nous dormirons à Troy. J'ai choisi cette étape pour son nom, pour l'évocation de la guerre de Troie, et aussi parce qu'il faut bien s'arrêter à une centaine de *miles* de la ligne de départ. Si nous avions dormi chez Kerouac, comme prévu, nous l'aurions peut-être ignorée.

« Je ne puis y croire, ô spectacle inimaginable. » Anne partage les mots d'Hécube. La femme du roi Priam a mis au monde 19 enfants, elle a vu mourir la plupart pendant le siège de Troie, elle avale les cendres de son fils aîné Hector pour éviter qu'elles ne soient dispersées par les ennemis, elle doit conduire les funérailles de son petit-fils, elle dit : « Quant à moi, je suis morte avant de mourir. » Je ne parierais pas que tous les habitants de Troy aient un commerce assidu avec les classiques, mais, s'ils connaissent la devise de leur ville, ils savent au moins que *Ilium fuit, Troja est* et, en ce cas, ils sont en droit d'éprouver un certain réconfort puisque, à la lettre, « ce qui fut/est ».

Les montagnes Appalaches sont peut-être un massif aplani par trois ères géologiques, mais les côtes sont raides, je vois mon compteur qui s'affole, treize pour cent, quatorze pour cent, quinze pour cent, je ne le regarde plus, je garde les yeux rivés sur ma roue avant. Environ tous les quarts d'heure, la route apparaît verticale et se relève sur plusieurs centaines de mètres avant de basculer dans des descentes certainement aussi longues mais beaucoup plus brèves que les montées. Entre-temps, je longe des étangs sans rivages où des troncs d'arbres surnagent, noircis, vestiges de forêt primitive au milieu d'un monde spongieux recouvert par endroits de nénuphars et de nymphéas, et comprends tout à coup pourquoi les magnats américains de la finance ont acheté des toiles impressionnistes.

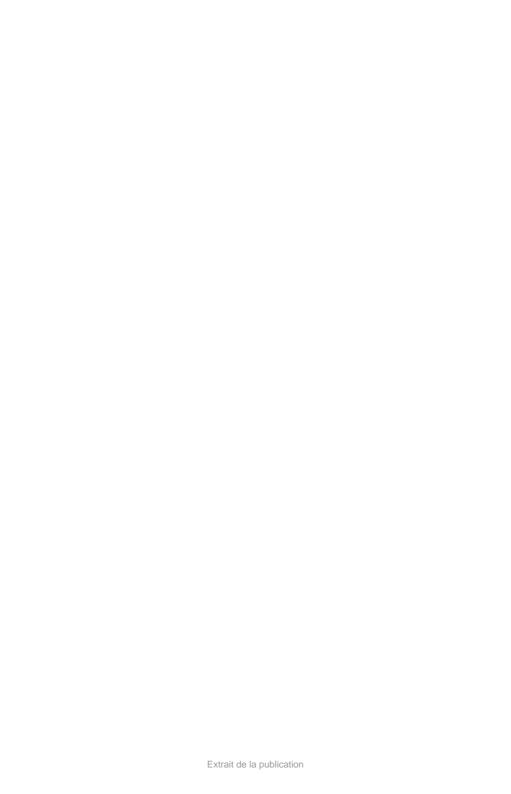
À hauteur de Leverett, je ne suis plus tout à fait certain d'être sur la bonne route et, quand je vois une pagode bouddhiste, je préfère demander mon chemin. Un *pick-up* s'arrête. Ils sont trois coincés sur le siège avant. À eux trois, ils sont presque aussi vieux que la Déclaration d'indépendance. Ils se concertent pour m'indiquer le chemin et leurs divergences ne m'inspirent pas une confiance excessive. Mais ils me suggèrent de les suivre et tant de gentillesse ne me laisse pas le choix, d'autant qu'ils ralentissent au moindre virage pour ne pas me perdre de vue.

Deux heures plus tard, c'est sous une belle averse que j'arrive à Adams. Il reste encore à contourner un vieux sommet à travers une forêt de sapins baumiers, puis il n'y a plus qu'à se laisser glisser vers Troy à travers les mêmes sapins jusqu'au pont sur le fleuve Hudson qui descend des montagnes paléozoïques et du lac Larme des nuages. Il faut encore choisir entre le Motel 6 et le Super 8.

Pendant que je sors les bagages du coffre, un costaud en salopette s'assied dans le fourgon à côté. Il met son moteur en marche et me demande d'où je viens. Il a vu le slogan The Spirit of America sur la plaque minéralogique, il sait donc d'où vient la voiture et je lui dis que je suis français. Il est content, il connaît Paris, de réputation, il vient de livrer des pains de mie industriels et il rentre à Schenectady, une ville dynamique qui se glorifie d'avoir accueilli la General Electric et surtout le Temple de la renommée de la lutte professionnelle - attention, il ne faut pas confondre avec la lutte gréco-romaine, un sport antique tout juste bon pour les hercules des pays balkaniques. À l'entendre, il s'agit du spectacle le plus mirobolant depuis les commencements de l'humanité. Il a le visage illuminé des prosélytes, il me cite le nom du Grand André, atterré par l'inconcevable - tu es français et tu ne connais pas le Grand André? -, donc le Grand André est vraiment grand, un géant, sept pieds quatre pouces, un calcul rapide donne un peu plus de deux mètres vingt, et pour lui montrer que je m'intéresse à son dithyrambe, je répète sur un mode dubitatif sept pieds quatre pouces, il confirme, geste à l'appui, le Grand André était donc une immense vedette, un type gentil comme tout dans la vie et même entre les cordes du ring, il peut en témoigner, il l'a vu au Silverdome, un parmi cent mille spectateurs,

toutes les banlieues de Detroit accourues pour le match du siècle, le seul que le Grand André ait perdu. Son dernier combat, il l'aura disputé en 1992, peu avant sa mort. Quant à ses cendres, elles ont été répandues sur son ranch, et c'était un tas de cendres pas plus grand qu'un autre tas de cendres à l'œil nu. Pour un peu, il me décrirait sa prise favorite, la prise de l'ours, mais un doute le saisit : et alors si tu ne connais pas le Grand André, il y a peu de chance que tu connaisses Sky Low Low, un autre champion, un Canadien de quarante-deux pouces, donc 1 mètre 10, il hoche la tête tristement, accablé par mon ignorance. Il fait tourner son moulin et me salue, l'air supérieur, sans que j'aie pu faire valoir pour ma défense un souvenir de l'Ange blanc.

The Record, le journal local, est en évidence sur le présentoir de la réception. J'observe la photographie d'un jeune garçon et je suis frappé par une certaine ressemblance avec Martin. Un article résume la situation. Troy Davis est noir, il a déjà passé vingt ans en prison, plus de la moitié de sa vie, il avait 19 ans quand il a été arrêté pour un meurtre qu'il n'a pas commis, c'était un 19 août, un policier blanc assassiné dans le vieux Sud, au pays des acacias et des eucalyptus, sur le parking d'un Burger King, à cause d'une histoire de packs de bière. Troy a déjà été conduit trois fois dans le couloir de la mort, les accusations ne tiennent pas, les neuf témoins qui l'ont accusé se débinent comme dans un mauvais roman policier. Sept se sont rétractés, expliquant qu'ils avaient subi des pressions. Le septième est un



Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELJN000426.N001 Dépôt légal : janvier 2014